

En effet, cela a été excellemment fait en 2005 par Ryszard Grøn qui a tenté de mettre en perspective et la problématique et les enjeux des débats ainsi engagés autour de l'identité psychoaffective d'Ælred et qui, du coup, a pu montrer que ceux-ci avaient eu au moins un double mérite : d'avoir permis de prouver l'absurdité (...) d'un tel débat - entre autres parce qu'il pêche par anachronisme -, mais, positivement, d'avoir aussi et surtout obligé les chercheurs à réorienter de manière bénéfique leurs études vers des aspects autrement plus constructifs et plus fondamentaux de la doctrine spirituelle d'Ælred... » (p. 268)

Pour Pierre-André Burton, Aelred Squire a eu raison de le souligner : Aelred, a fait preuve d'un courage spirituel peu commun en ne cherchant point à cacher ses difficultés personnelles et les efforts constants qu'il a déployés pour tenter de les résoudre... Mais, ajoutez-il, s'il a eu ce courage, *« ce n'est en aucun cas parce qu'il aurait été mû par un quelconque désir d'exhibitionnisme spirituel, contre lequel d'ailleurs il n'a eu de cesse de mettre en garde ses frères ! »* (p. 268-269)

« S'il parle de son expérience et de ses difficultés, c'est donc bien plutôt - comme la majorité des historiens l'admettent aujourd'hui de façon quasi unanime parce que, doté d'un sens pédagogique inné hors du commun qui lui permet de se mettre à la place de l'autre et que, poussé par le souci pastoral de conduire ses frères à Dieu, il est convaincu du fait que, dans le domaine de la conversion morale, sa propre expérience non seulement de la faiblesse humaine, mais aussi de la puissance de la miséricorde divine comme des moyens qui l'ont aidé à « ordonner » et à unifier sa vie, ne peut être que profitable à tous ceux qui seraient eux aussi confrontés - et qui ne l'est pas peu ou prou ? - à la même exigence humaine et au même défi spirituel d'unifier sa vie... » (p. 269)

Voilà ce que Pierre-André Burton voudrait nous faire découvrir : *« Si, au début de sa vie monastique, Aelred a cru que l'ascèse corporelle serait en mesure de l'aider à « canaliser » ce qu'il se plaît à appeler les « va-et-vient » de sa vie affective, il s'est cependant très vite rendu compte qu'il n'avait pas - loin s'en faut ! - à réprimer un tempérament naturel qui le portait spontanément à nouer des relations d'amitié. »* (p. 269)

Au contraire : grâce à ses lectures personnelles, et grâce aussi à ses deux principaux formateurs, son abbé, Guillaume, et son père maître, Simon, qui lui ont fait confiance et l'ont encouragé dans sa recherche, *« Ælred apprit non seulement qu'il pouvait trouver appui sur ses qualités et ses aspirations naturelles, mais aussi qu'il était légitimement en droit de considérer l'amitié - qui, jusque-là, avait fait toute la saveur de sa vie dans le monde - non pas comme une entrave qui ralentirait sa marche, mais bien au contraire comme la plus sûre des alliées qui lui permettrait d'atteindre, comme par paliers successifs et progressifs, le but qu'il poursuivait : l'unification humaine et spirituelle de toute sa personne dans la perfection de la charité. »* (p. 270)

Ainsi, grâce à ces deux formateurs, Aelred a été capable de tempérer les outrances d'un certain ascétisme, auxquelles sa culture native et sans doute une part de son tempérament le poussaient, et il a réussi à intégrer comme élément constitutif de sa vie chrétienne la grâce de l'amitié, jusqu'à proposer, dans ses trois dialogues sur *L'Amitié spirituelle*, une synthèse doctrinale solidement étayée qui lui permettait de justifier le rôle qu'il assignait à l'amitié, comme instrument privilégié de la formation humaine et monastique. Ce sera l'objet de notre treizième conférence avec laquelle nous terminerons la troisième partie du livre de P.- A. Burton.

Douzième conférence (P.-A. Burton, p. 271-290)

LE FORMATEUR EN HUMANITÉ ET « LE MIROIR DE LA CHARITÉ »

C – AELRED, PÈRE MAÎTRE ET FORMATEUR (1141-1143)

Introduction

Dans son livre *L'Amitié spirituelle*, Aelred nous a proposé une véritable synthèse doctrinale sur le rôle de l'amitié comme instrument privilégié de la formation humaine et monastique. Pour nous aider à mieux comprendre ce rôle, Pierre-André Burton va maintenant écarter deux erreurs communément répandues sur l'interprétation de cette doctrine ælrédienne.

- Dieu n'est pas amitié !

La première de ces affirmations concerne l'idée selon laquelle Aelred, transposant à son propos un verset de la première lettre de saint Jean (1 Jn 4, 16 : « Dieu est charité [caritas] »), aurait soutenu que « Dieu est amitié ». Il est vrai que cette expression figure bien textuellement à la fin du premier des trois dialogues sur *L'Amitié* (Livre I, 69, p. 36) ; cependant, le contexte dans lequel cette parole a été prononcée ne nous autorise pas à une telle conclusion.

Dans ce dialogue, Aelred et Yves, son jeune disciple et ami de l'abbaye de Wardon, s'interrogent sur la définition qu'il convient de donner à l'amitié. En lui parlant de l'amitié, de sa profondeur et de son lien avec la Charité, Aelred cite le verset bien connu de l'évangile de Jean : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jn 15, 13) Sur cette parole, Yves réagit : « *Allons-nous décréter qu'il n'y a pas de différence entre l'amitié et la charité ?* » (Amitié I, 31) « *Bien au contraire !* lui répond Aelred. *Il y en a une grande !* » (Amitié I, 32)

Pour Aelred, deux raisons majeures l'empêchent d'affirmer que « Dieu est amitié » : d'une part, l'autorité des Écritures, qui n'utilisent jamais une telle expression ; d'autre part, la conception qu'il se fait de la nature de l'amitié. Certes, « *il existe entre charité et amitié une indéniable « parenté » de nature qui permet de les inscrire en continuité l'une de l'autre* », néanmoins, « *il existe aussi entre elles deux une différence de degré qui rend ces deux formes d'amour irréductibles l'une à l'autre.* » (p. 272)

Pour Aelred, l'amitié est plutôt **élective** et **sélective**. « *Elle se noue habituellement entre deux personnes qui, à l'exclusion de toute autre (sélectivité), éprouvent l'une envers l'autre des sentiments spontanés de tendresse et d'affection (élection). C'est donc dire très concrètement que le champ de l'amitié est d'une étendue beaucoup plus réduite que celui de la charité qui, elle, par son universalité, est au contraire invitée, indépendamment des sentiments d'affection que l'on peut éprouver, à rassembler dans son étreinte tout le spectre des relations humaines.* » (p. 272)

Par conséquent, il vaut mieux nous abstenir d'affirmer que Dieu est amitié et nous en tenir à l'enseignement sûr de l'Écriture en affirmant, avec elle, que Dieu est charité !

- L'amitié n'est pas la forme la plus parfaite de la charité.

La seconde affirmation concerne l'idée selon laquelle Aelred « *aurait considéré l'amitié comme la forme la plus parfaite de la charité, (...) du moins la plus proche de sa perfection.* » (p. 272-273) Par exemple, dans les paragraphes 18 à 20 du livre II de *L'Amitié spirituelle*, l'abbé de Rievaulx montre, par comparaison avec la charité, de quel « privilège spécial » jouit l'amitié. S'adressant à Gratien, il lui dit :

« ... Mais l'amitié brille davantage grâce à un privilège spécial : ceux qui sont unis par le lien de l'amitié ressentent toutes choses avec joie, avec sécurité, avec douceur, avec beaucoup de charme. La charité en sa perfection nous fait aimer des gens qui, souvent, nous sont à charge et nous font souffrir. Nous veillons à leurs intérêts en toute honnêteté, sans feinte ni dissimulation de manière vraie et délibérée ; mais nous ne leur donnons pas accès aux confidences d'amitié. C'est pourquoi, dans l'amitié, on trouve à la fois l'honnêteté et le charme, la vérité et l'agrément, la douceur et la volonté délibérée, l'affection et l'action. » [*Amitié* II, 18-20, p. 41-42] » (p. 273)

En réalité, ce privilège de l'amitié qui allie ainsi harmonieusement *affection* et *raison*, ne doit pas faire illusion. Pour Aelred, « *le véritable amour de charité chrétienne ne connaît pas cette limite qu'imposent les sentiments, car, pour être parfaite - c'est-à-dire à la ressemblance de l'amour divin (qui s'étend à tous les hommes, bons ou mauvais) et à l'image de celui de Jésus (qui prie pour ses bourreaux) -, cette forme d'amour est invitée à s'étendre de proche en proche et comme par cercles concentriques successifs de plus en plus larges, jusqu'à embrasser l'infini du spectre des relations humaines... et donc jusqu'à inclure dans son étreinte tous les hommes, y compris ceux qui sont nos ennemis...* » (p. 274)

Ainsi pour Aelred, le rôle de l'amitié peut être envisagé de deux points de vue : soit selon le grand Dessein de Dieu pour toute l'humanité et son accomplissement à la fin des temps, soit selon sa réalisation concrète dans le temps et l'histoire des hommes.

« *Cette distinction est clairement posée par Aelred lorsque, dans le premier dialogue sur L'Amitié (I, 51-61), il traite avec Yves de la question de son origine. Examinons-la avec plus de soin et, à partir d'elle, dégageons quelques-unes des convictions fortes d'Ælred à propos de sa conception de l'amitié spirituelle.* » (p. 275)

Quelques convictions fortes...

- L'amitié comme principe d'harmonie cosmique.

Dans le livre I de *L'Amitié spirituelle*, quand Yves, son interlocuteur, l'interroge sur l'origine de l'amitié (§ 50), Aelred est amené à repérer les « traces » que Dieu, comme créateur du cosmos, y a laissées.

« *Il y a évidemment en premier lieu l'existence, en vertu de laquelle le cosmos, en tant qu'il est créé par Dieu, « participe » à l'Être même de Dieu. Les deux autres propriétés qui suivent - la beauté et la bonté - nous intéressent cependant davantage ici, car d'elles découlent, selon Ælred, les principes d'ordre et d'utilité qui régissent l'univers tout entier.* » (p. 275-276)

Selon Aelred, « chaque créature, quelle qu'elle soit, occupe dans l'univers une « place » qui lui est réservée et contribue, pour sa part, à maintenir dans l'*harmonie* et la *paix* le cosmos tout entier. Ainsi, elles reflètent toutes ensemble, par leur harmonie, la *beauté* divine de leur Créateur. « *Chaque créature possède de ce fait à l'égard de toutes les autres une certaine utilité et, à ce titre, contribue donc à refléter quelque chose de la bonté divine.* » (p. 276)

Comme le souligne Pierre-André Burton, Aelred résume sa pensée dans un beau paragraphe du livre I de *L'Amitié spirituelle*.

« [Dieu], être suprême, a établi tous les êtres [principe d'existence] ; Il a mis chaque chose à sa place et, avec discernement, Il a attribué à chacune un temps propre [principe d'ordre]. De plus, conformément à sa raison éternelle, Il a voulu que la paix fasse l'harmonie entre toutes ses créatures, qu'une alliance les unisse et qu'ainsi toutes reçoivent de Lui - qui est souverainement et simplement Un - comme une marque de cette unité. De là vient qu'aucune espèce d'êtres n'est laissée dans l'isolement, mais que *tous sont liés par une certaine alliance* [principe d'utilité mutuelle] [*Amitié* I, 53, p. 32]. » (p. 276-277)

De ce principe, Aelred tirera de nombreuses applications. Mais, pour l'instant, pense Pierre-André Burton, « *ce qu'il faut surtout retenir ici, c'est le fait que, contrairement à ce que l'on croit spontanément, quand Ælred parle d'amitié, il ne se situe pas d'abord sur le plan « sentimental » des affections humaines.* (...) »

Aelred se situe en réalité sur un tout autre plan, plus vaste et plus large, que nous qualifierions volontiers d'ontologique, puisque, dans la perspective qu'il développe, l'amitié - qui appartient de toute origine, et par volonté divine de création, à la structure même du cosmos et à la nature des choses - est érigée par lui en principe cosmique universel originaire. C'est d'ailleurs cette dimension ontologique ou cosmique de l'amitié qui amène Aelred à affirmer très clairement à Yves qu'"à son avis, la nature a d'abord imprimé dans l'âme humaine un attrait pour l'amitié" (Amitié I, 51 et 58) » (p. 277)

Évidemment, selon cette belle vision ælrédienne du cosmos, si le grand Dessen créateur de Dieu avait pu se réaliser, l'« amitié » aurait fondé le charme, la beauté et l'harmonie du monde et instauré entre toutes les créatures des relations d'alliance, de réciprocité, d'interdépendance mutuelle et de libre-échange. Malheureusement, « nous dit Aelred, réinterprétant ainsi à sa manière le péché des origines, ce beau projet divin a été brisé du fait qu'en raison d'un déplorable « refroidissement de la charité », se sont insinués entre les créatures, jalousie, convoitise et avarice, ainsi qu'une prépondérance de l'intérêt privé sur l'intérêt commun, entraînant à leur suite son lot de misères et de malheur : disputes, rivalités, haines et soupçons (Amitié I, 58). » (p. 278)

Selon Ælred, il en résulte de ce fait une double conséquence : d'abord, le report pour la fin des temps de l'accomplissement et de la réalisation parfaites du projet divin initial ; ensuite, sur le plan de l'histoire humaine et de la vie éthique des hommes, la nécessité de distinguer : d'une part l'ordre de la charité de l'ordre de l'amitié (voir *Amitié I*, 59), et d'autre part de ne pas confondre la véritable amitié avec des relations qui n'en ont que les apparences, et qu'ainsi ne soient qualifiées de *spirituelles* que ces amitiés que l'on entretient avec ceux-là seuls qui sont mus par une recherche commune du bien et un semblable désir de perfection morale (I, 60).

Cette vision ælrédienne de l'histoire et du cosmos, selon laquelle toute l'histoire de l'humanité est relue à la lumière du principe entropique d'une dégradation ou d'un « refroidissement » de l'« amitié-charité » peut sembler naïve, cependant, cette vision a permis à Ælred de donner à l'amitié humaine ses véritables lettres de noblesse spirituelle, en revêtant celle-ci d'une valeur *propédeutique* (ou pédagogique) et d'une dimension quasi *sacramentelle*.

- La valeur propédeutique de l'amitié comme « échelon », « degré » ou tremplin vers l'amour de Dieu.

L'amitié spirituelle a d'abord pour Aelred une valeur propédeutique. C'est ce qu'il répète à l'envi dans les trois livres de son traité sur *L'Amitié spirituelle*, et en particulier dans ce paragraphe :

« Quand le sentiment religieux aura grandi et qu'il y aura une plus grande similitude de goûts spirituels, quand la pondération de l'âge mûr sera là et que les sens spirituels auront été éclairés, on montera imperceptiblement plus haut avec un sentiment d'affection débarrassé de ses imperfections, et [...] nous passerons alors plus facilement de l'amitié pour les hommes à l'amitié pour Dieu lui-même, en vertu d'une certaine analogie » [*Amitié III*, 87].

Cette affirmation, Aelred ne la puise pas seulement de son propre fonds. Elle est plutôt le fruit de sa méditation conjointe, et du chapitre 15, versets 12-14, de l'évangile de saint Jean, et de l'interprétation que saint Ambroise lui en a donnée dans son traité *Sur les devoirs (De officiis)*.

Pour saint Ambroise en effet, l'amitié est une pédagogie à « double effet » : non seulement elle nous permet de nous élever jusqu'à l'amour de Dieu, puisque aimer Dieu, c'est observer ses commandements et son commandement consiste précisément à aimer son prochain, mais en outre, elle nous apprend comment nous devons l'aimer, c'est-à-dire *comme Dieu lui-même*, jusqu'à donner notre vie pour lui, en commençant cependant par le plus facile, nos amis les plus proches, pour nous élever ensuite de proche en proche, et comme par paliers successifs, jusqu'au plus difficile : l'amour de nos ennemis.

« Dans la formulation même de cette idée, ce qu'il faut surtout percevoir, c'est le fait qu'en « référant » l'amitié au Christ comme à sa source et à sa « forme », Ælred nous fait imperceptiblement changer de registre thématique. Désormais en effet, il ne se situe plus seulement (ou plus exclusivement) sur le plan de la *pédagogie* (l'amitié humaine comme école de la charité ou comme « école pratique » où, peu à peu, l'on apprend à aimer comme Dieu aime), mais « double » pour ainsi dire cette perspective d'une dimension *quasi sacramentelle*. » (p. 282)

- La dimension quasi sacramentelle de l'amitié : Christ-Tête (personne) et Christ-Corps (communauté).

Cette dimension sacramentelle de l'amitié, Ælred l'avait déjà entrevue en 1141-1142, lorsqu'il composait *Le Miroir de la charité*. « Très vite - dès le moment de son noviciat ! -, Ælred éprouva, au moins pour lui-même, le besoin de se mettre à la recherche d'un fondement solide qui lui permettrait de donner à la relation d'amitié une pleine légitimité spirituelle et, du coup, de justifier la place qu'il lui accordait dans sa vie personnelle. » (p. 283)

L'amitié comptait beaucoup dans sa vie monastique, et l'éloge funèbre qu'il a inséré à la fin du livre I du *Miroir de la charité* (§ 98-114) pour célébrer la mémoire de son ami Simon, trop tôt disparu, le montre bien. Ælred avait trouvé en lui (§ 109), dès son entrée au monastère, non seulement « un guide et un soutien, mais surtout un "modèle pour sa vie (exemplar vitae meae)" et un "principe d'harmonisation de ses mœurs (compositio morum meorum)" ! L'expression mérite évidemment d'être notée, car ce qu'Ælred dit ici de l'ami dans le livre I, il le dira semblablement du Christ dans le livre III quand il comparera le cœur de l'homme à l'arche de Noé (III, 103-106) et précisera qu'à son sommet, comme en son centre, y siège le Christ dont le rôle, tel justement celui de l'ami, consiste "à mettre en harmonie (componere) tous les êtres qui lui sont inférieurs" et à faire "converger en ligne droite vers l'unique coudée de son amour toute la largeur inférieure de l'arche" (III, 106). » (p. 283)

« Cette identification de l'ami avec le Christ, par l'identité de rôle qu'Ælred assigne à l'un comme à l'autre (...), prépare tous les développements doctrinaux à venir qu'il exposera dans son traité sur l'amitié spirituelle et en particulier, (...) l'usage audacieux qu'il fera de l'interprétation ambrosienne du chapitre 15 de l'évangile de Jean, selon laquelle le Christ donne, en sa personne, « la forme de l'amitié »... affirmation qu'il n'avait que très timidement suggérée dans le livre III du *Miroir de la charité* (§ 107-110). » (p. 283)

S'appuyant sur l'exemple donné par Paul et Philémon (Phm 20), Ælred montre en effet qu'il est tout à fait légitime de « jouir » dès cette vie présente de ceux avec lesquels nous sommes liés par une véritable amitié spirituelle (*Miroir* § 110). En effet, si Jésus a assumé *tout* de notre condition humaine, sa vie tout entière a pris « valeur sacramentelle et [elle est devenue] pour nous « signe » de notre humanité, transformée et intégralement sauvée par la sienne propre. » (p. 284)

Cette « sacramentalité » salutaire de la vie de Jésus, ne justifie-t-elle pas dès lors l'amitié spirituelle ? N'est-elle pas maintenant « pleinement légitimée du simple fait que Jésus, qui a pourtant "choyé tous ses disciples de la douceur de la plus haute charité", a cependant accordé "la prérogative d'une affection plus familière" à celui-là seul des disciples qui, pour cette raison même, a justement mérité d'être surnommé "le disciple que Jésus aimait" ? » (p. 284)

Ælred, en fait, ne proposera cette affirmation en toute liberté d'esprit qu'arrivé au soir de sa vie, dans les livres II et III. Il affirmera alors avec pleine assurance que l'amitié spirituelle, en même temps qu'elle est un instrument pédagogique au service de la charité fraternelle, est aussi le *sacrement de l'union au Christ*. Il ira même jusqu'à interpréter audacieusement dans ce sens Cantique 1, 1, pourtant traditionnellement commenté dans la mystique des Pères comme l'expression de l'union nuptiale de l'âme à Dieu :

Un ami qui s'attache à son ami dans l'esprit du Christ ne fait avec lui qu'un cœur et qu'une âme ; et ainsi s'élevant par les échelons de l'amour à l'amitié pour le Christ, il ne fait avec Lui qu'un seul esprit dans un unique baiser. C'est à ce baiser qu'aspirait une âme sainte qui disait : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche » (Ct. 1, 1) [*Amitié* II, 21, p. 42].

Affirmation qu'il reprendra encore à la fin du livre III, presque dans les mêmes termes :

Ainsi, à partir du saint amour qui nous unit à un ami, nous montons vers celui qui nous unit au Christ pour déguster à pleine bouche et avec joie le fruit spirituel de l'amitié en attendant pour plus tard le plein épanouissement de toutes choses [*Amitié* III, 134, p. 97].

L'amitié spirituelle n'est donc pas seulement pour Aelred l'instrument et le sacrement de l'union mystique à Dieu, mais qu'elle est également instrument et sacrement des réalités à venir. « *Dans le premier cas, l'amitié est référée au Christ-tête, en tant qu'il en est à la source et à l'origine et qu'il lui donne ainsi son fondement. Dans le deuxième cas au contraire, elle est davantage référée au Christ-corps qu'il s'agit précisément d'édifier à travers une communauté fraternelle qui, elle-même, est appelée à se construire sur le principe d'un partage et d'une mise en commun des biens... exactement à la manière de ce qui se vit, mais en "modèle réduit", dans le cadre de l'amitié.* » (p. 286)

« *À ce titre, l'amitié spirituelle telle qu'Aelred la conçoit devient ainsi le signe et l'expression déjà partiellement réalisée (...) d'une "eschatologie de l'espérance".* » Elle est à ses yeux « *comme le lieu d'une "solidarité spirituelle universelle anticipée" où se réalise déjà, partiellement mais réellement, dans l'épaisseur de l'histoire humaine, le projet "originaire" d'une humanité parfaitement "configurée" au modèle divin de la Trinité sainte, c'est-à-dire d'une humanité "réconciliée" où se donnent enfin à vivre, dans la joie du libre "donner et recevoir" (Ph 4, 15), la réciprocité et l'interdépendance mutuelles de tout être à l'égard des autres.* » (p. 286)

En ce sens, l'amitié spirituelle nous projette donc dans un « au-delà », qui, par elle et grâce à elle, *se vit déjà* « sous le signe du temps ». L'amitié spirituelle « selon Aelred » est donc « *ordonnée* » à un but et une fin qui la dépassent et lui donnent sa visée ultime et plénière : *la formation dès ici-bas d'une communauté de frères, unie dans la charité, qui (...), réalise dès maintenant et dans l'histoire la restauration de l'humanité à l'image divine, unité des personnes dans la charité.* » (p. 287)

Aelred en donnera une expression parfaitement achevée dans les deux derniers dialogues de son traité sur l'*Amitié*, véritable testament spirituel. Dans le livre II, elle est exprimée à travers l'analogie du baiser, comme échange et mise en commun du « même souffle » qui réalise *l'unité spirituelle* entre une multitude de personnes... et l'union à Dieu. (*Amitié* II, 26, p. 43-44). Mais les expressions les plus accomplies c'est dans les beaux paragraphes 79-80 du livre III, qu'on les trouve, et « *dans les tout derniers mots du paragraphe final qui scellent le traité tout entier et marquent ce qui, aux yeux d'Aelred, constitue de toute évidence - c'est lui-même qui l'affirme ! - le "Souverain Bien" par excellence :*

Quand auront disparu les craintes..., quand auront été chassées les difficultés..., quand sera détruit l'aiguillon de la mort... quand une pleine assurance aura pris naissance en nous, alors nous nous réjouissons de l'éternité du souverain Bien : *l'amitié, restreinte ici-bas à quelques personnes, passera en tous, et de tous, elle passera en Dieu, et Dieu sera tout en tous* (1 Co 15, 28) [*Amitié* III, 134, p. 98 ; nous soulignons]. » (p. 288)

« *Ce que nous venons de découvrir de la visée eschatologique de l'amitié dans le cadre de la vie spirituelle et monastique tend à mettre en évidence la valeur éminente de la vie fraternelle en communauté comme le signe et le sacrement par excellence d'une amitié appelée à devenir ou (...) à redevenir universelle.* » (p. 288-289) En ce sens, l'amitié spirituelle fait apparaître aux yeux d'Aelred *le but ultime de la vie monastique* : celui de rendre possible et de préparer la *restauration de l'univers entier sur l'unique fondement d'une amitié enfin redevenue universelle*. C'est donc dire aussi qu'à ses yeux, contribuer dans son propre monastère, et ensuite au sein de la société civile tout entière, à l'édification d'une communauté humaine vraiment fraternelle deviendra *l'urgence par excellence* de tout son ministère abbatial ! Ces deux nouveaux « cercles » concentriques plus larges, P. A. Burton les examinera respectivement dans les quatrième et cinquième parties de sa biographie.